

Henri Atlan

L'Utérus artificiel

Éditions du Seuil

Extrait de la publication

ISBN 2-02-079978-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, MARS 2005

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Béla Kohn-Atlan

Le Meilleur des mondes

Après la pilule contraceptive, l'insémination artificielle, la fécondation *in vitro*, une prochaine étape sera l'ectogénèse, c'est-à-dire l'utérus artificiel. Dans *Le Meilleur des mondes*, d'Aldous Huxley, l'ectogénèse joue un rôle déterminant. Mais il ne s'agit pas seulement d'un « simple » utérus artificiel. La possibilité de gestation extracorporelle est une condition nécessaire de l'organisation sociale eugéniste imaginée par Huxley. L'ectogénèse y est présentée comme un moyen, intégré à un système plus général, permettant de mettre en œuvre le programme de conditionnement intégral qui caractérise l'organisation en question.

L'ectogénèse est la phase initiale, évidemment déterminante, de ce conditionnement qui dure en fait toute la vie, au service d'un gouvernement mondial totalitaire d'autant plus efficace qu'il est accepté volontairement par les individus, sans

aucune violence, à l'aide, en cas de besoin, d'une drogue euphorisante sans danger – le « soma » – que tous ont appris à utiliser quand ils sentent que c'est nécessaire ; autoconditionnement qui fait suite au conditionnement planifié, d'abord biologique – pendant l'ectogenèse – puis psychologique – pendant l'enfance, l'adolescence et plus tard. Autrement dit, l'ectogenèse est au service de ce totalitarisme mondial « doux », qui fonctionne (presque) sans accroc ni souffrance. Elle est pratiquée dans des « Centres d'Incubation et de Conditionnement » au service de l'« État mondial » dont la devise est : « Communauté, Identité, Stabilité ». C'est par ces mots que commence le premier chapitre du livre, où sont décrites en détail les différentes étapes de cette ectogenèse. Ces étapes sont matérialisées par différentes salles du Centre, aux noms évocateurs de Salle de Fécondation, de Mise en Flacons, de Prédestination Sociale, et enfin de Décantation, c'est-à-dire de naissance.

Il va de soi que tout cela est réalisé dans une société où les notions de famille, de père et de mère ont disparu. Elles sont même considérées comme des obscénités qui furent le propre des sociétés humaines archaïques, à peine sorties de l'animalité ; société fondamentalement individualiste en ce sens que les intermédiaires entre l'individu et l'humanité dans son ensemble ont disparu,

et sont réduits aux cercles professionnels ou de loisirs dans lesquels chaque individu trouve « naturellement » sa place, suivant les conditionnements qui l'ont façonné en « alpha plus » ou en « epsilon ». Il va de soi également que la sexualité, source de plaisir aussi diversifiée que possible, est totalement dissociée de la procréation. Il est important de rappeler ces éléments de la fiction de Huxley afin de ne pas réduire le roman à ses perspectives strictement biologiques. C'est là un aspect, et non des moindres, du génie anticipateur de son auteur. Les craintes que nous pouvons avoir de ce que cette fiction soit en cours de réalisation sont justifiées non seulement par les performances techniques de procréations médicalement assistées, dont l'ectogenèse sera très certainement un point d'orgue, mais encore par le fait que ces performances sont accompagnées de modifications sociales qui pointent elles aussi dans la même direction. Il semble en être ainsi pour la globalisation non seulement économique mais culturelle, la dissociation en cours entre sexualité et procréation, l'évolution vers un individualisme et le règne d'un certain *désir*, dont la satisfaction à tout prix est de plus en plus reconnue comme l'exercice de droits fondamentaux accompagnant la « liberté individuelle » comme valeur suprême.

C'est dans ce contexte, et avec cet avenir possible

pour les générations futures, que nous devons imaginer les conséquences de l'utérus artificiel, étant entendu que les performances techniques, comme par le passé, ne pourront pas être dissociées de l'environnement social qu'elles auront contribué par ailleurs à faire advenir.

Dans cet exercice de prospective, il est intéressant de se reporter à un exercice analogue effectué par le grand généticien John B. S. Haldane en 1923. C'est au cours d'une conférence à Cambridge, à un club d'étudiants dénommé « Les Hérétiques », que Haldane inventa le mot « ectogénèse », pour désigner une technique permettant de faire se développer des embryons humains hors du corps des femmes depuis la fécondation jusqu'à la naissance. Il imaginait un étudiant cent cinquante ans plus tard, soit environ en 2070, faisant l'histoire des découvertes marquantes du XX^e siècle et de la première moitié du XXI^e. Dans cette histoire, la première ectogénèse humaine était datée de 1951 et elle constituait évidemment un tournant décisif dans l'évolution de l'humanité telle que l'imaginait Haldane. Il faut savoir que cette conférence, très vite publiée, intitulée « Dédale ou la science et l'avenir¹ », du nom du héros du mythe grec de Minos et du Minotaure, fut une source d'inspiration directe pour Aldous Huxley et son *Meilleur des mondes*.

Haldane faisait partie du cercle d'intellectuels progressistes anglais de Bloomsfield et sa famille était liée à celle des frères Huxley. Mais la tonalité de *Dédale* est très différente de celle du *Meilleur des mondes*. Bien que, dans une partie de sa conférence, il utilise la fiction d'un exposé scolaire en 2070, Haldane présente non pas une fiction mais un ensemble de prédictions sur l'évolution des sciences et des techniques et sur les effets de cette évolution sur les sociétés humaines, les mœurs et les croyances. Avec un recul de quatre-vingts ans, nous trouvons dans ces prédictions des erreurs flagrantes mais aussi des intuitions exactes. Parmi ce que Haldane n'avait pas vu, on peut citer l'utilisation de l'énergie nucléaire, dont il disait explicitement que la radioactivité ne serait pas une source d'énergie utilisable quand les réserves de charbon et de pétrole seraient épuisées; et l'ordinateur dont il ne pouvait pas soupçonner l'existence et l'extension des usages. Par contre, il avait bien vu que la biologie deviendrait une science dominante et qu'elle produirait très vite des techniques de procréation susceptibles de modifier les caractères génétiques de l'espèce humaine, tant collectivement qu'au niveau des individus. Ces modifications s'accompagneraient inévitablement d'organisations sociales et politiques différentes que Haldane s'efforçait de prévoir de façon aussi réaliste que possible,

avec un mélange de pessimisme et d'optimisme assez différent de la tonalité générale catastrophique du roman d'Aldous Huxley. Cela tient sans doute à la personnalité complexe de Haldane, qui s'exprime assez bien dans son *Dédale*.

Son pessimisme était nourri, entre autres, de l'expérience de la Première Guerre mondiale, avec les tueries massives qui entraient dans l'histoire et dont il fut un témoin actif dans l'armée britannique. Mais il était par ailleurs marxiste convaincu et son activité scientifique lui donnait une confiance totale en la physiologie et la médecine dont il prédisait qu'elles réussiraient à éradiquer la maladie, en sorte que tous les membres d'une même génération mourraient ensemble à un âge avancé. Sur-tout, il croyait aux bienfaits de la génétique comme moyen futur d'améliorer l'espèce humaine. En cela, il ne faisait que partager une idéologie eugéniste avec tous les généticiens de son temps. Mais contrairement à certains d'entre eux, il atténua très largement son eugénisme après que le mouvement eugéniste eut sombré dans la barbarie nazie². Il avait déjà noté dans son *Dédale* que les connaissances en biologie étaient encore très primitives. Haldane participa ensuite dans les années 1930, avec Fisher, Wright, Hogben et Penrose, à l'élaboration de la théorie mathématique néodarwinienne, dite théorie synthétique, qui a dominé

la biologie théorique du XX^e siècle. Cela le conduisit probablement à des vues plus nuancées sur les mécanismes de l'évolution humaine et les avantages évolutifs que l'on pouvait attendre de reproductions sélectives orientées.

Violamment opposé aux programmes de stérilisations généralisées, il avait tenté de contrebalancer la propagande eugéniste nazie en soulignant le rôle du polymorphisme en génétique humaine. En 1964, en plein triomphe de la génétique moléculaire, lors d'un congrès international de génétique, Haldane affirmait encore le caractère largement insuffisant des connaissances en génétique humaine pour permettre quelque planification eugénique que ce soit, alors qu'il envisageait des éventualités évolutives cette fois sur dix mille ans, et non plus sur cent cinquante ans ! Et il notait que l'histoire récente en Europe donnait « un exemple des effets épouvantables de fausses croyances en génétique humaine³ ». Mais l'eugénisme qu'il prévoyait en 1923 était radical, ne se limitant pas à celui qui était communément admis et qu'il raillait comme « une composition du policier, du prêtre et du procureur qui nous traînerait à intervalles adéquats au temple local de Venus Genitrix avec un(e) partenaire choisi(e), apparemment, par quelque chose de l'ordre d'un honorable comité médical⁴ ». Cela, il l'écrivait avant que le régime nazi eût effective-

ment institué ses *Lebensborn* comme de tels temples⁵. Mais cette technique de mariages par appariements orientés, déjà préconisée par Platon, lui semblait très primitive par rapport à une reproduction sélective véritablement scientifique que la biologie du futur devait rendre possible. Alors, l'ectogenèse et les modifications à la demande des caractères génétiques des enfants ainsi produits seraient au centre de ce système par lequel une espèce humaine améliorée pourrait assurer sa reproduction. Il fait dire à l'étudiant de sa fiction en 2070, alors que l'ectogenèse est pratiquée sur toute la terre et que seulement 30 % des enfants sont nés de femmes, comment la biologie de la reproduction a sauvé l'humanité :

Sans l'ectogenèse, il y a peu de doute que la civilisation se serait effondrée en un temps relativement court du fait de la plus grande fertilité des membres les moins désirables de la population dans presque tous les pays⁶.

Outre les « bienfaits » de cet eugénisme radical rendu possible par l'ectogenèse, Haldane voyait dans les retombées sociales et psychologiques de la séparation qui serait alors achevée entre sexualité et reproduction la source de plus grandes libertés et de l'égalité des sexes. Il gardait pourtant une

nostalgie anticipée pour « l'ancienne vie de famille » qui serait en danger de disparition et serait peut-être maintenue artificiellement, par exemple, par inductions hormonales de lactation visant à préserver l'ancien « instinct maternel » ! Mais, de toute façon, « les avantages de la sélection l'auraient largement emporté sur ces quelques inconvénients ». À la disparition des maladies et aux enfants sur commande, il associait aussi dans ses prédictions le développement de substances toxiques et euphorisantes, sans danger contrairement à l'alcool, dont le tabac (!) et le café n'étaient que des précurseurs encore peu efficaces. On voit là évidemment l'annonce du « soma » du *Meilleur des mondes* de Huxley. Le cannabis, le LSD, la mescaline, le Prozac et autres substances psychoactives sont un début de confirmation de cette prédiction aussi. Mais ce qui est intéressant chez Haldane est justement son articulation des découvertes biologiques futures avec les bouleversements sociaux qu'il prévoit, où ce mélange de pessimisme et d'optimisme est le plus apparent.

D'abord son héros : Dédale et non Prométhée, la figure classique de l'homme qui dérobe le feu à Zeus et inaugure la civilisation par une transgression de l'ordre divin. Dédale a fait les premières statues animées et inventé la colle. C'est lui qui a conçu le labyrinthe pour y enfermer le Minotaure

avec sa ration quotidienne de jeunes gens et de jeunes filles. Il se sert de la colle de son invention pour fabriquer des ailes à l'aide de plumes d'oiseau et s'envoler avec son fils Icare, s'échappant ainsi du labyrinthe où il était prisonnier. Minos le fait poursuivre mais en vain. Il disparaît de la mythologie, après qu'Icare son fils, première victime de l'*hubris* technologique, ayant voulu voler trop haut et s'étant rapproché du Soleil, a vu fondre la colle de ses ailes et a ainsi fait la première expérience d'un accident d'aviation. Dédale, lui, maîtrise, semble-t-il, les techniques qu'il développe, sans se soucier des dieux ni de la morale, et c'est lui qui, pour Haldane, représente le mieux l'aventure humaine de la maîtrise de la nature par la science et la technique. Dédale n'est pas Prométhée : il n'est pas puni par les dieux pour leur avoir dérobé le feu et sa puissance. Frankenstein (1817), de Mary Shelley⁷, est placé sous le signe de Prométhée car il représente la transgression et les conséquences néfastes qui s'ensuivent. Au contraire, l'habileté technique de Dédale n'entraîne aucune punition, même si elle produit des horreurs et s'inscrit dans un enchaînement fou de passions humaines (royales) et divines. C'est pourquoi il représente pour Haldane le premier homme moderne en ce qu'il ne se préoccupe pas des dieux et que sa technique est amoral. Rappelons que

Dédale, avant de construire le labyrinthe, met son habileté au service de la reine de Crète, Pasiphaé, possédée d'un désir sexuel « illimité », punition que le dieu des océans, Poséidon, inflige au roi Minos car celui-ci a subtilisé un taureau d'origine divine qu'il devait lui offrir en sacrifice. Dédale conçoit un dispositif de cuir, sorte de gaine permettant à Pasiphaé d'apparaître comme une génisse offerte et de satisfaire ainsi son désir grâce au taureau en question. C'est de cette sexualité « sans limites » – en quantité et en qualité, en ce qu'elle s'étend de l'humain à l'animal (sur le modèle, d'ailleurs, de la sexualité divine par laquelle Zeus transformé en taureau a fécondé Europe, d'où naquit le roi Minos) – que naît ensuite le Minotaure, être hybride – on dirait aujourd'hui une « chimère » –, à tête de taureau sur un corps humain, au mugissement mortel et à l'appétit lui aussi presque sans limites.

Pour Haldane, la naissance du Minotaure des amours de Pasiphaé et du taureau sacré, rendue possible par la technique de Dédale, fait de celui-ci l'auteur d'« un succès en génétique expérimentale dont on peut dire à coup sûr que la postérité ne l'a jamais égalé⁸ ». Le fait que ce « succès » ait produit une monstruosité/perversion, pas plus que l'assassinat de Minos (fils de Zeus) qui lui permet d'échapper à sa poursuite, n'entraîne aucun châtiement, naturel ou surnaturel. C'est en cela essen-

tiellement que Dédale est moderne, en ce qu'il fut « le premier à démontrer que le travailleur scientifique ne se préoccupe pas des dieux. L'esprit inconscient des anciens Grecs, qui a projeté sur ce personnage étonnant les sombres traditions de la science minoenne, le savait probablement. L'action la plus monstrueuse et antinaturelle dans toutes les légendes humaines n'a été punie ni dans ce monde ni dans l'autre. Même la mort d'Icare devait avoir peu de poids pour un homme qui avait déjà été banni d'Athènes pour le meurtre de son neveu. Pourtant, s'il échappa à la vengeance des dieux, il resta exposé à la réprobation universelle et perpétuelle d'une humanité à qui les inventions biologiques font horreur, avec toutefois une exception très significative. Socrate était fier de le proclamer comme un de ses ancêtres⁹ ».

C'était en effet le propre, pour Haldane, de toute invention biologique depuis les plus anciennes, d'apparaître comme une perversion avant d'être plus tard acceptée et même transformée en rituel social, faisant l'objet de croyances et de préjugés plus jamais mis en doute. La domestication des animaux et des plantes lui fournissait l'exemple de notre relation dévoyée aux vaches où le lait, réalité la plus sacrée de la relation entre la mère et l'enfant, devient objet de traite, éventuellement mécanisée, avant de pourrir pour devenir fromage. De

même, notre vin et notre bière, donnant lieu à des rituels sociaux qui nous semblent des plus naturels, proviennent de processus de corruption tout aussi dégoûtants, quand on y pense. « Il y a quelque chose d'un peu dégoûtant dans l'idée de traire une vache électriquement ou de boire de la bière dans des verres à thé. Et tout cela s'applique encore plus fortement à l'acte sexuel¹⁰. » C'est cet humour à froid et cette suite d'*understatements* qui permettent à Haldane de s'excuser par avance pour les horreurs et les indécentes dont il prédit que la biologie future accouchera, si l'on peut dire, avant qu'à leur tour elles ne soient socialement intégrées et métabolisées, pour le bonheur, en fin de compte et malgré tout, de l'humanité. Car Haldane n'est pas dépourvu de morale. Mais il est conscient de l'ambivalence fondamentale de la science comme source de bonheur et de malheur en même temps. Il rejoint là sans le savoir, semble-t-il, les interprétations du mythe biblique de l'arbre de connaissance, en tant que « bon et mauvais » à la fois, plutôt qu'« arbre de la connaissance du bien et du mal »¹¹. C'est pourquoi l'optimisme l'emporte en fin de compte, peut-être comme pour Dédale, dans une vision à la fois tragique et paradoxale, où le pire n'est jamais sûr, bien qu'il ne soit pas exclu.

Le mythe et la fiction ont largement anticipé, par l'imagination, les productions les plus éton-

nantes, présentes et à venir, de la science et des techniques. Car l'humanité ne s'est engagée que très récemment – depuis trois siècles à peine – dans l'aventure du progrès scientifique moderne, avec l'efficacité qu'on peut lui reconnaître aujourd'hui. Il aurait été certes souhaitable que les pouvoirs ainsi acquis aient été placés entre les mains d'êtres qui auraient appris auparavant à vivre en se contrôlant eux-mêmes ; des êtres qui, comme le suggère le mythe biblique, auraient mangé de l'« arbre de vie » avant l'« arbre de connaissance »¹². Au lieu de cela, l'homme armé de science est, selon Haldane, « comme un bébé avec une boîte d'allumettes¹³ ». Aussi, les scénarios catastrophe ne peuvent pas être exclus : autodestruction de l'humanité rendue possible par la multiplication et l'efficacité d'armements aux techniques toujours plus sophistiquées ; ou transformation de l'espèce humaine en simple excroissance des machines qui l'auront remplacée dans la maîtrise de la planète. Ces scénarios et d'autres pourront même nourrir des espoirs de voir s'arrêter le progrès scientifique. Mais ces espoirs auront peu de chances de se réaliser, car tant la recherche du profit en régime capitaliste que celle des progrès sociaux en régime socialiste poussent au contraire vers toujours plus de science. Mais déjà les destructions massives de la Première Guerre mondiale avaient eu pour effet

un début de rejet de la guerre comme moyen normal de régler les conflits. La Seconde Guerre mondiale, suivie par l'équilibre de la terreur nucléaire pendant la guerre froide, devait faire avancer l'humanité sur la voie d'un progrès moral et politique inconnu jusque-là : la mise hors la loi de la guerre et son remplacement progressif par la négociation, et l'élaboration, encore balbutiante, d'une légalité internationale¹⁴. Cette évolution paradoxale, où un plus grand bien peut sortir des abîmes produits par certaines techniques, pousse Haldane à cette forme d'optimisme tragique sur l'avenir de l'humanité embarquée dans son aventure scientifique :

La tendance de la science appliquée est d'amplifier les injustices jusqu'à ce qu'elles deviennent trop intolérables pour être supportées, et l'homme moyen, que tous les prophètes et les poètes n'avaient pas pu ébranler, se détourne enfin et éteint le mal dans sa source¹⁵.

C'est à la lumière de cet espoir qu'il imagine que les projets futurs de la biologie de la reproduction, malgré leurs caractères éventuellement « répugnants » au premier abord, rendront intolérables les injustices des relations présentes entre les sexes. Car « le progrès moral est si difficile que [...] tout développement doit être bienvenu en ce qu'il présente

une alternative à la destruction pure et simple, quelle que soit l'horreur du stimulus nécessaire avant que l'homme ne franchisse l'étape morale en question¹⁶».

On peut évidemment ne pas partager les goûts et les dégoûts de John B. S. Haldane, ni cette philosophie morale, cynique et mécaniste. Mais on ne peut nier qu'elle trace de nouveaux chemins et offre des alternatives au catastrophisme de l'heuristique de la peur, d'un côté, ou à l'adoration béate du progrès scientifique, de l'autre : devant des perspectives de techniques porteuses d'horreur, tenter le plus tôt possible de séparer le bon grain de l'ivraie et, en même temps, d'imaginer des évolutions des structures sociales dans lesquelles ces techniques seront au contraire porteuses de plus grand bonheur et, par là, de progrès moral.

- Georges Perec, *Le Voyage d'hiver*.
- Georges Perec, *Un cabinet d'amateur*.
- Georges Perec, *Beaux présents, belles absentes*.
- Georges Perec, *Penser/Classer*.
- J.-B. Pontalis, *La Force d'attraction*.
- Jean Pouillon, *Le Cru et le Su*.
- Jacques Rancière, *Courts Voyages au pays du peuple*.
- Jacques Rancière, *Les Noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*.
- Jacques Rancière, *La Fable cinématographique*.
- Jean-Michel Rey, *Paul Valéry. L'aventure d'une œuvre*.
- Jacqueline Risset, *Puissances du sommeil*.
- Denis Roche, *Dans la maison du Sphinx. Essais sur la matière littéraire*.
- Olivier Rolin, *Suite à l'hôtel Crystal*.
- Charles Rosen, *Aux confins du non-sens. Propos sur la musique*.
- Israel Rosenfield, « *La Mégalomanie* » de Freud.
- Francis Schmidt, *La Pensée du Temple. De Jérusalem à Qoumrân*.
- Jean-Claude Schmitt, *La Conversion d'Hermann le Juif. Autobiographie, histoire et fiction*.
- Michel Schneider, *La Tombée du jour. Schumann*.
- Michel Schneider, *Baudelaire. Les années profondes*.
- Jean Starobinski, *Action et Réaction. Vie et aventures d'un couple*.
- Anne-Lise Stern, *Le Savoir-déporté. Camps, histoire, psychanalyse*.

- Antonio Tabucchi, *Les Trois Derniers Jours de Fernando Pessoa. Un délire.*
- Antonio Tabucchi, *La Nostalgie, l'Automobile et l'Infini. Lectures de Pessoa.*
- Antonio Tabucchi, *Autobiographies d'autrui. Poétiques a posteriori.*
- Emmanuel Terray, *La Politique dans la caverne.*
- Emmanuel Terray, *Une passion allemande. Luther, Kant, Schiller, Hölderlin, Kleist.*
- Jean-Pierre Vernant, *Mythe et Religion en Grèce ancienne.*
- Jean-Pierre Vernant, *Entre mythe et politique.*
- Jean-Pierre Vernant, *L'Univers, les Dieux, les Hommes. Récits grecs des origines.*
- Jean-Pierre Vernant, *La Traversée des frontières. Entre mythe et politique II.*
- Nathan Wachtel, *Dieux et Vampires. Retour à Chipaya.*
- Nathan Wachtel, *La Foi du souvenir. Labyrinthes mar-ranes.*
- Catherine Weinberger-Thomas, *Cendres d'immortalité. La crémation des veuves en Inde.*
- Natalie Zemon Davis, *Juive, Catholique, Protestante. Trois femmes en marge au XVII^e siècle.*